

Ajoutons de suite que chacune des trois cinquantaines d'*Ave* correspond successivement aux *mystères joyeux*, aux *mystères douloureux* et aux *mystères glorieux* de la vie de Notre Seigneur, mystères que je n'ai pas à énumérer ici.

On dit que ce fut au temps des croisades contre les Albigeois, crise religieuse et sociale, où les frères Prêcheurs figurent sous la sombre livrée des Inquisiteurs de la foi, que saint Dominique institua la confrérie du Rosaire, de 1208 à 1220. Ce qui est certain, c'est que ce fut après le triomphe des armes de Montfort sur les Albigeois à Muret, en 1213, que le célèbre fondateur de l'ordre des frères Prêcheurs, plus tard appelés *Dominicains*, lança contre les restes de l'hérésie cette pratique du Rosaire, remise comme une arme divine et puissante aux mains des fidèles.

Au *Pater noster*, la prière des laïques, qui donne son nom aux *Patenostres* (grains enfilés du chapelet) fut jointe par saint Dominique la salutation angélique, l'*Ave Maria*, prière dont l'usage était déjà recommandé par l'évêque Eudes de Paris en 1196, et en 1246 par une ordonnance du chapitre de Rouen.

L'union de ces deux prières reçut le nom de *Rosaire* (*rosarium* mot à mot : *lieu plein de roses*), c'est-à-dire offrande de roses, enfilées en chapelet, en couronne, la rose étant le symbole d'un cœur « pur » et d'un âme « brûlante » d'amour divin, cette fleur était offerte en pieux hommage à la Mère des miséricordes. Son emblème poétique et divin était la reine des fleurs, la rose de Jéricho, aux cent cinquante pétales, auxquelles correspondait aussi les cent cinquante *Ave*. « Marie, l'ornement de son sexe et la reine des vierges, dit Albert le Grand (*De laud. B. M.*, c. II, p. 360), apparaît au milieu d'elles comme la rose au milieu des autres fleurs. »

Le *Rosaire* est une offrande de prières ; cette offrande devra son nom et son excellence au but auquel elle est consacrée, c'est le *chapel de roses*, la couronne de fleurs, que les fidèles sont invités à offrir à la Reine du ciel.

Cette dénomination remonte assurément au temps où l'usage de se couronner de fleurs était si général qu'il avait passé en coutume ordinaire dans toutes les classes de la société, et où ce même usage donnait lieu à des interprétations très diverses, non moins pieuses que poétiques.